



PETER NEWARK MILITARY PICTURES / BRIDGEMAN IMAGES

De gauche à droite, en 1954 à Diên Biên Phù, le général Cogne, commandant le théâtre d'opérations du nord de l'Indochine, le colonel de Castries, commandant la garnison, et le général Navarre, commandant en chef en Indochine. "La bataille de Diên Biên Phù, écrit Bernard Fall (ci-dessous), fut perdue, non pas dans les tranchées, mais dans la salle des cartes du commandement en chef."

Bernard Fall, la tête en Indochine

De la "Rue sans joie" à Diên Biên Phù, de la fin de notre guerre d'Indochine aux premières années de la guerre américaine du Viêt-nam, Hervé Gaymard fait revivre une "triste histoire d'amour"...

Par François d'Orcival

L'occupation française de la vallée de Diên Biên Phù aura duré 209 jours et le siège lui-même 56. Bernard Fall, qui était devenu un spécialiste du Sud-Est asiatique, retint aussi que les Américains avaient tenu Bataan durant 55 jours et Corregidor 26, que les Britanniques et leurs troupes du Commonwealth avaient défendu Tobrouk durant 241 jours,

tandis que les Allemands s'étaient battus à Stalingrad durant 76 jours...

Le même Bernard Fall a noté que le camp de Diên Biên Phù, dont il s'était fait l'historien, n'avait compté que 13 000 hommes au plus contre les 49 500 combattants massés par le Viêt-minh avec leurs 55 000 hommes affectés au soutien des troupes. Selon lui, les batailles les plus décisives du siècle

s'étaient livrées sur la Marne, à Stalingrad ou à Midway, mais pour les Français d'Indochine, le duel le plus authentique avait eu lieu à Diên Biên Phù en 1954.

C'est en 1966 que Bernard Fall, alors titulaire d'une chaire de relations internationales de l'université Howard à Washington, publia sa thèse qui fait toujours autorité sur le siège des Français à Diên Biên Phù (traduit deux années plus tard par Robert Laffont sous le titre *Dien-Bien-Phu, un coin d'enfer*).

Quelques mois plus tard, en février 1967, il se trouvait en opération et cette fois avec un bataillon du 9^e marines engagé dans l'opération Chinook II, sur la "Rue sans joie", au nord-ouest de Hué, au Sud-Viêt-nam, où les Américains, qui avaient succédé aux Français, combattaient un régiment du Viêt-cong. Chaque jour, il enregistrait des chroniques prises sur le vif dans l'intention de les publier plus tard. L'après-midi du 21 février, il confia ces mots à son magnétophone: « *Les ombres s'allongent et nous avons atteint une de nos lignes de*

progression après l'échange de coups de feu. Ça sent un peu le roussi — je veux dire que c'est un peu louche... Ça pourrait bien être une emb... »

Il n'y eut pas de suite. L'embuscade lui fut fatale. De l'incident, il demeura un télégramme de l'unité rédigé de la manière suivante: « *21700 MEDEVAC 2 KIA* ». Ce qui, traduit en français, signifie ceci: "21 février, 17 heures. Évacuation médicale par hélicoptère, deux tués en opération". Bernard Fall était l'un des deux. Il avait 40 ans.

Plus d'un demi-siècle plus tard, Hervé Gaymard, que l'on connaît comme homme politique et ancien ministre, mais aussi désormais comme écrivain, lui consacre une très belle biographie, *Un homme en guerres* (Équateurs). « *C'est donc ainsi que se termine une vie qui avait encore tant à vivre. Pourquoi mourir au bout de la Rue sans joie?* »

Une solution non pas militaire mais d'abord politique

Hervé Gaymard avait découvert Bernard Fall grâce à l'un de ses tout premiers livres publiés aux États-Unis (lequel parut en septembre 1962 en français sous le titre *Indochine 1946-1962* chez Robert Laffont et que Les Belles Lettres rééditent cet automne en y ajoutant son titre original, *Rue sans joie*). Il relut les quelques lignes que l'éditeur consacrait à l'auteur: « *Engagé dans la Résistance en 1942, il participe aux combats dans la Haute-Maurienne et dans la Haute-Tarentaise, et sert, jusqu'en 1946, dans la 2^e division alpine et la 4^e division marocaine de montagne.* »

Ainsi, note Gaymard, « *cet universitaire américain, aux lunettes type Sécurité sociale britannique des années cinquante, ressemblant vaguement à un Henry Kissinger disparu trop tôt, auteur d'une œuvre savante sur le Sud-Est asiatique, avait combattu dans*



US ARMY/WIKIMEDIA COMMONS

"CET UNIVERSITAIRE AMÉRICAIN AUX LUNETTES TYPE SÉCURITÉ SOCIALE BRITANNIQUE AVAIT COMBATTU EN SAVOIE..."

mes montagnes savoyardes à la Libération... C'est ce déclic-là, la Savoie de la Libération, qui allait déclencher ses recherches, durant plus d'une année en Europe, aux États-Unis et au Viêt-nam, sur son personnage, ce Bernard Fall qui l'intimide — « *par sa vie, son œuvre, et surtout par ce que j'ai cru comprendre de sa personnalité* ».

Car, au début, il n'est pas du tout un "universitaire américain"; il est né à Vienne en 1926, raconte Gaymard, « *dans une famille juive arrivée de Galicie quelques années plus tôt, contrainte de fuir en France en 1938, après l'Anschluss, d'abord à Paris puis à Nice* ». Le 26 août 1942, ses parents disparaissent dans la grande rafle de Nice; il a 16 ans et entre

dans la Résistance. Deux ans plus tard, le voici jeune lieutenant FFI en Savoie. En septembre 1944, une carte de membre de "FFI-Organisation juive de combat" lui est délivrée à Toulouse. Deux ans encore et le jeune Bernard Fall devient traducteur au procès de Nuremberg, avant d'être naturalisé français en 1948. Nouvelle grâce d'État, il obtient une bourse Fullbright et part aux États-Unis poursuivre ses études.

C'est à ce moment-là, rapporte Gaymard, qu'un de ses professeurs, Amry Vandebosch, lui dit: « *Vous savez, Bernard, puisque vous êtes d'origine française, vous devriez vous spécialiser dans ce secteur* [l'Indochine française]. *Ici, personne n'est très au courant de la question.* » C'est ce qu'il fait. Nous sommes en 1952; l'année suivante, il part pour l'Indochine. Or une douzaine d'années plus tôt, à Nice, il avait fait la connaissance d'un enseignant, Gaston Culas, qui revenait justement d'Extrême-Orient et allait lui apprendre l'Indochine... En 1962, c'est son ancien élève qui lui adressait son premier essai sur la guerre française d'Indochine, avec cette dédicace: « *À mon vieux maître, ce petit ouvrage sur l'avant-dernière de nos guerres coloniales. Avec les vœux les plus affectueux de son élève. Bernard.* »

Le jour du grand départ pour Hanoï datait du 6 mai 1953, un an avant la chute de Diên Biên Phù. « *Il part pour huit longs mois* », note Hervé Gaymard qui évoque son épouse, Dorothy, laquelle attend, tout en connaissant la mission que s'est fixée son mari en Asie. « *La guerre d'Indochine*, écrit Gaymard, *en est à sa septième année. Personne ne pense alors que c'est la dernière.* »

Bernard Fall n'a pas encore 27 ans. « *Son empathie et sa capacité de séduction font le reste: à peine deux semaines après son arrivée, il est déjà dans la*

Combattants américains au cours de l'opération Chinook II. Viêtnam, 1967.



JONATHAN F. ABEL COLLECTION/MARINE CORPS ARCHIVES & SPECIAL COLLECTIONS

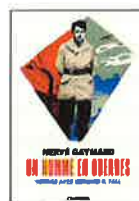
Dialectique du diable, victoire militaire, défaite morale... Quel choix faire? Fall poursuit: « *Ce que les États-Unis devraient chercher à prouver au Viêtnam, c'est que le monde libre est meilleur, et non qu'il est capable de tuer plus efficacement. Si nous pouvions convaincre cent mille Viêt-cong de se ranger à nos côtés pour la simple raison que nos projets de réforme sociale sont supérieurs, c'est là que serait la victoire. Par contre, une défaite totale du Viêt-cong sur le plan militaire ou technologique marquerait du même coup la faillite de nos propres desseins, nous nous vaincrons nous-mêmes [...].* »

Victoire française impossible mais Diên Biên Phù américain inconcevable... Alors? Hervé Gaymard, quarante ans après notre bataille, se retrouvera au sein d'une foule silencieuse qui « *converge dans la brume froide de décembre vers Saint-Louis-des-Invalides, l'église des soldats* ». Il note: « *Grand silence. Des uniformes. Des militaires en civil, signés par leur maintien. Des visages connus du service de la France.* » Et il se met à penser à cette phrase de Péguy: « *Entre le premier soldat du monde et la première armée du monde, il y a l'espace d'un commandement et c'est beaucoup; il y a l'espace du gouvernement, du monde bourgeois, des intérêts, de l'administration, de la politique: c'est dire qu'il y a l'espace d'un désastre.* » Cette « *triste histoire d'amour* » se termine mal. ●

suite du gouverneur vietnamien du Tonkin pour sa tournée d'inspection dans les provinces du Nord. » Il accumule parcours et informations sur la guerre durant plusieurs mois, écrit des milliers de pages de notes, retient les noms propres, les étapes, comprend ce qui va se passer à Diên Biên Phù. De retour à Washington, il publie en avril 1961 le récit de ce qu'il a retenu sur place et de ses travaux sous le titre *Rue sans joie*, qui va connaître plusieurs rééditions successives.

Son « Diên Biên Phù », qu'il intitule *Hell in a Very Small Place* en américain (« l'Enfer dans un petit endroit »),

dédié à son épouse, paraît en 1966. Cette bataille hantait Bernard Fall depuis ce jour de 1957 où, à Vientiane, au Laos, un colonel français lui avait confié les archives alors secrètes des « marches de la mort ». Heurté par ces documents, Fall avait écrit à sa femme: « *C'est la chose la plus douloureuse que j'ai vue depuis Dachau, les photos de centaines de gars avec leurs récits détaillés. [...] Cela me remue le ventre de voir ce que les communistes ont fait subir à nos hommes. Et cela reste secret par crainte que cela ne bouleverse l'équilibre fragile qui prévaut. Que soit damnée la politique.* »



“Un homme en guerres, voyage avec Bernard B. Fall”, d'Hervé Gaymard, Équateurs, 256 pages, 21 €.



“Rue sans joie, Indochine (1946-1962)”, de Bernard Fall, préface d'Hervé Gaymard, Les Belles Lettres, 464 pages, 15 €.